

## «Ne nous faites pas de cadeaux». Une enquête sur des intellectuels communistes

In: Genèses, 25, 1996. pp. 114-127.

### Résumé

■ Frédérique Matonti: «Ne nous faites pas de cadeaux». Une enquête sur des intellectuels communistes Comment enquêter sur ses pairs? Comment enquêter sur une expérience politique apparemment révolue? L'articulation d'une triple méthode - analyse de contenu, enquête ethnographique, travail sur archives - appliquée à une revue d'intellectuels communistes, La Nouvelle Critique, permet d'analyser leur rapport à l'autorité partisane. Elle permet également de faire apparaître que la commune appartenance de l'enquêteur et des enquêtés au champ intellectuel, ainsi que celle des enquêtes au champ politique fait peser sur le sociologue des contraintes particulières. Comment, en particulier, gérer la demande de réhabilitation intellectuelle et politique qui lui est adressée?

### Abstract

Frédérique Matonti: «Don't let each other off lightly». A survey on Communist intellectuals How does one go about surveying one's peers? How can a survey be conducted on an experience that apparently belongs to the past? Making use of a three-pronged method involving content analysis, ethnographic survey and working on records applied to La Nouvelle Critique, a journal put out by Communist intellectuals, the author is able to analyse their connection to party authority. It also demonstrates the special constraints placed on the sociologist due to the fact that both interviewer and survey participants belong to a common intellectual sphere and that those surveyed all belong to a common political sphere. How, for example, is the sociologist supposed to handle a request for intellectual and political rehabilitation?

---

Citer ce document / Cite this document :

Matonti Frédérique. «Ne nous faites pas de cadeaux». Une enquête sur des intellectuels communistes. In: Genèses, 25, 1996. pp. 114-127.

doi : 10.3406/genes.1996.1419

[http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes\\_1155-3219\\_1996\\_num\\_25\\_1\\_1419](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes_1155-3219_1996_num_25_1_1419)

---

# « Ne nous faites pas de cadeaux ». Une enquête sur des intellectuels communistes

Frédérique Matonti

Comment enquêter sur ses pairs ? Comment enquêter sur une expérience politique apparemment révolue ? Telles sont les deux interrogations qui ont sous-tendu mon travail sur *La Nouvelle Critique*<sup>1</sup>. Revue intellectuelle du PCF, liée à la fraction la plus engagée dans le processus d'« *aggiornamento* », *La Nouvelle Critique* relevait à la fois du champ intellectuel et du champ politique. Bien qu'elle ait été supprimée en 1980 à la suite de sa participation à ce qu'on appelle communément la « crise des intellectuels » de 1978, et que l'essentiel de ses membres ait progressivement quitté le PCF dans les années qui ont suivi, il n'en reste pas moins que nombre de ses animateurs sont encore pris aujourd'hui dans l'un et/ou l'autre champ. La commune appartenance des enquêtés et du sociologue au champ intellectuel, d'une part, et l'instrumentalisation possible du travail scientifique par des acteurs encore partie prenante du champ politique, d'autre part, font peser une série de contraintes particulières que je voudrais ici mettre à jour.

« En prenant pour objet un monde social dans lequel on est *pris*, on s'oblige à rencontrer, sous une forme que l'on peut dire *dramatisée*, un certain nombre de problèmes épistémologiques fondamentaux, tous liés à la question de la différence entre la connaissance pratique et la connaissance savante, et notamment à la difficulté particulière et de la *rupture* avec l'expérience indigène et de la restitution de la connaissance obtenue au prix de cette rupture.<sup>2</sup> »

Je ne reviendrai pas ici sur ces acquis posés par Pierre Bourdieu dans *Homo Academicus*, mais je souhaiterais insister plus particulièrement sur les contraintes qu'entraînait mon choix d'une méthode ethnographique<sup>3</sup>.

Parce qu'elle engage une série d'interactions entre enquêteur et enquêtés, la méthode ethnographique aiguise les difficultés que suscite l'appartenance des enquêtés au champ intellectuel. L'enquêteur sait – on le lui dit – qu'il va être lu. Cette demande de « retour » est récurrente dans la pratique ethnogra-

1. *La Double Illusion*. La Nouvelle Critique, une revue du PCF (1967-1980), thèse de science politique sous la direction d'Éveline Pisier, Paris-I-Panthéon-Sorbonne, 1996.

2. Pierre Bourdieu, *Homo Academicus*, Paris, Éditions de Minuit, p. 11.

3. Ce travail était contemporain d'un séminaire que j'ai animé avec Florence Weber et Stéphane Beaud. Qu'ils soient ici remerciés pour ce qu'ils m'ont transmis de leur expérience.

4. Pierre Bourdieu, *Homo Academicus*, op. cit., p. 13.

phique, mais il n'y a sans doute aucun autre milieu où elle soit aussi pressante et aussi efficace au point que, parfois, elle se transforme insensiblement en tentative de contrôle sur ce qui sera dit. Tentative renforcée par l'appartenance actuelle ou passée des enquêtés à ce pôle particulier du champ politique qu'est le PCF, où le contrôle qui s'exerce sur le travail intellectuel est une donnée constitutive. La commune appartenance de l'enquêteur et de l'enquêté au champ intellectuel ne permet dès lors aucune dérobade : comme le sociologue, les enquêtés connaissent les rythmes, les lieux et les rites de la vie universitaire. Aucune « ruse » ne permet de ne pas donner sa thèse... et dans sa version intégrale. La construction de l'objet est ainsi inséparable de la connaissance par le sociologue de ce que son travail d'objectivation, avec la brutalité qu'il suppose, sera à coup sûr renvoyé aux enquêtés. Aussi à la crainte d'adopter le « point de vue de Thersite, le simple soldat envieux, acharné à débiner les grands, du *Troilus et Cressida* de Shakespeare »<sup>4</sup> – crainte que certains travaux sur les intellectuels communistes ne peuvent manquer de susciter – s'ajoute pour l'enquêteur, anticipant la lecture future, le risque d'euphémiser une partie de ses analyses. Cette tentative de contrôle, loin d'invalider le travail, a sa contrepartie : accepter de jouer le jeu de l'enquêté, c'est non seulement saisir sa chance de comprendre les normes du milieu, mais aussi obtenir en échange des informations inespérées.

L'appartenance des enquêtés au champ politique et/ou intellectuel oblige ensuite le sociologue à mesurer que ce qu'il écrit peut contribuer à modifier leurs positions dans ces champs. Tout travail sur le champ politique s'expose à une utilisation stratégique *a posteriori*. L'instrumentalisation future, anticipée par des enquêtés qui détiennent ou ont détenu des ressources politiques conséquentes, travaille le matériau recueilli, et c'est cette donnée qu'il faut prendre en compte au

cours de l'enquête pour tenter de réduire les effets de « manipulation ». Selon la place occupée, hier comme aujourd'hui, dans le champ politique, les intérêts et les croyances divergent. Les uns, entrés dans les multiples mouvements de la dissidence communiste, sont portés à souligner le travail de rénovation accompli autrefois et à révéler les « secrets de parti », pour servir leurs stratégies actuelles autant que pour donner cohérence à leur trajectoire. Les autres, demeurés au sein du PCF, selon le même mélange d'intérêts et de croyances, sont conduits à masquer leur travail de contrôle sur les intellectuels, et à protéger ces mêmes secrets.

Le travail du sociologue peut contribuer également à modifier les positions dans le champ intellectuel, puisqu'exhumer des articles théoriques dévalués par leur lieu de production – une revue politique – et les replacer dans une conjoncture intellectuelle, revient à les réhabiliter. Les intérêts des enquêtés à parler peuvent alors être nourris par des stratégies professionnelles.

## **Le choix d'une méthode ethnographique**

Pour étudier le rapport des intellectuels communistes à l'autorité partisane, j'ai combiné trois méthodes – analyse de contenu, enquête ethnographique, dépouillement d'archives. Méthodes qui se sont imposées parce qu'aucune isolément ne permettait de rendre compte convenablement de mon objet, et que l'une entraîna l'autre. J'insisterai sur les raisons qui m'ont conduite à choisir la méthode ethnographique non seulement parce qu'elle m'a amenée à découvrir l'existence des archives de la revue, mais surtout parce que, s'appliquant à une expérience politique révolue, elle ne va pas de soi. J'y ai été doublement amenée par l'opacité des textes de *La Nouvelle Critique* et par la découverte, au cours de l'enquête, que de fait, avant même d'avoir précisé mon sujet de

recherche, j'avais commencé un travail de terrain sur les intellectuels communistes.

La lecture cursive des textes me fit comprendre rapidement que je ne pourrais classer la revue dans la catégorie commode des publications orthodoxes. En effet, nombre de textes semblaient manifester – et j'insiste sur cette sensation indécise – une « hétérodoxie impalpable ». Indécision qui m'était réservée, puisque le peu de contacts que j'avais eus alors avec des membres de l'ancienne rédaction de *La Nouvelle Critique* m'avait permis de constater que là où je m'interrogeais sur la réalité de la critique, ils n'avaient, eux, aucun doute et classaient ces articles sans hésitation sous la rubrique de ceux qui avaient « posé problèmes ». Formule de « sérail » dont j'appris par la suite qu'elle pouvait signifier coupes, réécritures, semonces, de la part de la rédaction en chef ou parfois du Comité central, du Bureau politique, voire du Secrétariat du Parti communiste. Cet écart entre la lecture tâtonnante du chercheur qui n'a jamais été membre du PCF et la lecture assurée du protagoniste, n'a jamais totalement disparu tout au long de ma recherche, comme le montre l'extrait d'entretien qui suit :

« FM : Vous avez fait un voyage en URSS, dont vous rendez compte dans *La Nouvelle Critique*, et quand je l'ai lu, j'ai eu l'impression que vous émettiez beaucoup de doutes, bien voilés, mais qu'ils étaient là... »

A : C'est ce que m'avait reproché Francis Cohen, je m'en souviens, à mon retour, il m'avait dit : « tu n'aurais pas dû écrire ça ». »

Cet écart m'inclina dans un premier temps à me familiariser avec cette langue allusive, codée, rarement théorisée par les membres du PCF, sauf, à ma connaissance, par Louis Aragon, lorsqu'il parle, au début de la Résistance, d'une « langue de contrebande ». Langue qui n'est pas propre au Parti communiste mais, comme me l'avaient appris des travaux antérieurs sur la philosophie du XVIII<sup>e</sup> siècle, à tout texte politique produit en situation de censure possible. Je ne souhaitais pas entreprendre une



5. Respectivement session du Comité central d'Argenteuil (1966), Manifeste de Champigny (1968), rencontre des philosophes de Choisy-le-Roi (1966). Argenteuil accorde plus de liberté aux intellectuels, et en particulier reconnaît une liberté totale en matière de création artistique. A Choisy-le-Roi s'est tenue une réunion des philosophes, orageuse, où se sont opposés tenants de l'antihumanisme et tenants de l'humanisme. Le Manifeste de Champigny en décembre 1968 esquisse une « voie française au socialisme ».

6. Section des intellectuels et de la culture, section de politique extérieure, toutes deux sections de travail du Comité central ; Parti pour PCF ; Place du Colonel Fabien qui désigne à la fois l'emplacement géographique du siège du PCF et le lieu de la « Direction » ; Huma pour *L'Humanité*.

7. Roger Vailland, *Écrits intimes*, Paris, Gallimard, 1968, p. 636.

8. André Gisselbrecht, « Pierre Courtade : un intellectuel communiste », *La Nouvelle Critique*, n°147, juin 1963, p. 18.

monographie, mais rendre compte des différentes postures face à l'autorité partisane – de la soumission à la dissidence ouverte – et de leurs traductions discursives. Ce choix impliquait de comprendre les conditions sociales et intellectuelles de l'obéissance et, par conséquent, de pouvoir disposer de biographies fines, ce qui me conduisait à envisager de mener une série d'entretiens. La réflexion sur la manière dont j'avais été amenée à choisir mon sujet, ce qu'elle révélait du milieu d'interconnaissance auquel appartenaient les membres de *La Nouvelle Critique* m'a conduite à envisager une véritable enquête ethnographique.

En réalité, c'est lors de la rencontre, à l'occasion de la venue en France de Gorbatchev en 1985, avec un membre du PCF entré alors en dissidence, que j'avais commencé, sans le savoir, cette enquête sur *La Nouvelle Critique*. A la fin de l'interview que B. m'avait accordée sur les juifs d'URSS pour une publication antiraciste, je lui confiai que je cherchais un sujet de thèse sur le Parti communiste et ses intellectuels. Il m'avait immédiatement répondu : « vous, vous êtes normalienne ». Je savais que mon interlocuteur, agrégé, était un ancien élève de la rue d'Ulm, mais ne m'interrogeais guère sur le sens de cette reconnaissance immédiate de mes titres scolaires. Ce n'est que beaucoup plus tard qu'elle a acquis pour moi une signification.

Nous nous sommes vus par la suite, à de fréquentes reprises, pour l'essentiel à son domicile et souvent longuement. J'expliquai que je m'intéressais aux intellectuels communistes et à leurs processus de rupture avec le PCF. Peu à peu, au fil de ces discussions, il me suggéra – sans grandes explications – de travailler sur *La Nouvelle Critique*. De ces longues conversations, je conserve beaucoup d'informations et quelques impressions. Je découvrais pour l'essentiel l'opacité du monde communiste. Argenteuil, Champigny, Choisy<sup>5</sup>, autant de noms qui revenaient dans

la conversation et ne m'évoquaient guère alors que la banlieue parisienne... Procédures de désignation et de décision complexes, ritualisées, codées, organigramme réel et officiel, financier officiel et trésorier réel... sous-tendaient le discours de mon interlocuteur : le travail d'imprégnation promettait d'être long. Plus tard, j'emploierai volontiers le vocabulaire de mes interlocuteurs – SIC, Porex, Parti, Fabien, *Huma*<sup>6</sup> – et cet usage, considéré comme le signe de ma connaissance du milieu, se révélera souvent indispensable au bon déroulement de l'entretien.

Cette familiarisation difficile avec mon futur objet de travail allait de pair avec autant de conditions que je remplissais, sans le savoir, pour pouvoir entrer sur le terrain. De ces gages que je donnais ainsi, je ne raconterai ici que le plus révélateur. Sans explication, B. m'a un jour prêté *La Place Rouge* de Pierre Courtade. « C'est encore du roman XIX<sup>e</sup> ; même intelligente, une langue de carton-plâtre<sup>7</sup> » : devant ce récit historique, construit autour de personnages qui tous ont à se prononcer sur la pérennité de leur engagement politique et d'un héros qui choisit en dépit de tout la fidélité, je partageais d'emblée ce jugement de Roger Vailland, l'ami de Pierre Courtade. Puis, au fur et à mesure, j'eus l'impression – et il s'agissait bien d'une impression – que le roman était plus désenchanté qu'il n'y paraissait. C'était ma première expérience de la « littérature de contrebande ». Ma méconnaissance du monde communiste était alors telle que j'ignorais que Pierre Courtade, journaliste à *L'Humanité* et correspondant à Moscou, faisait partie de ces membres du PCF dont la fidélité n'était qu'en apparence inconditionnelle, que, comme l'avait écrit *La Nouvelle Critique*, manifestant par là son « hétérodoxie impalpable » :

« L'adhésion de Courtade au Parti communiste, qui tarda autant que celle de son héros de *La Place Rouge*, ne fut pas la fin de ses interrogations : il en connut plus après qu'avant.<sup>8</sup> »



9. Jacques Arnault est né en 1918. Instituteur, il adhère en 1934 aux Jeunesses communistes qu'il retrouve en 1942 dans la clandestinité. A la Libération, il travaille à la direction départementale du PCF de Moselle aux côtés de Maurice Kriegel-Valrimont, siège entre 1947 et 1952 dans l'Assemblée de l'Union française. Cette expérience le conduit à écrire un premier livre, publié en 1958 aux Éditions sociales, *Procès du Colonialisme*. C'est à la suite de cette publication que Laurent Casanova lui demande de prendre la succession de Jean Kanapa à *La Nouvelle Critique*. Proche de Maurice Thorez et de Louis Althusser, il permet à *La Nouvelle Critique* d'entreprendre de nombreux débats autour de la philosophie et de la littérature.

10. François Hincker, né en 1937, adhère au PCF en 1955, après avoir passé trois ans à l'URJF (Union républicaine de la Jeunesse Française, organisation de jeunesse du PCF). Alors responsable à l'UEC, il entre en 1957 à *La NC*, dont la rédaction est alors entièrement renouvelée après le départ de la quasi totalité de la première équipe à la suite de l'intervention soviétique en Hongrie. Ancien khâgneux, agrégé d'histoire, enseignant à la Sorbonne, il entame une carrière politique parallèle qui lui vaut d'être secrétaire de Roland Leroy, alors dirigeant de la Section des intellectuels et de la culture, et membre du Comité central en 1976. Après avoir appartenu au Comité de direction de *La Nouvelle Critique*, il en devient rédacteur-en-chef en 1976. Pour avoir laissé paraître deux numéros contestataires en 1978, et exprimé ses divergences avec son parti, il est « débarqué » du Comité central en 1979.

11. Une enquête parallèle menée avec Christian Baudelot sur les normaliens – population surreprésentée chez mes interlocuteurs – me permettait de le confirmer. Christian Baudelot et Frédérique Matonti, « Le recrutement social des normaliens 1914-1992 », in Jean-François Sirinelli (éd.), *École normale supérieure. Le Livre du Bicentenaire*, Paris, PUF, 1994, pp. 155-190.

J'ai rendu l'ouvrage et exprimé cette opinion indécise. Me souvenant plus tard de cet épisode, j'ai fini par comprendre que j'avais passé avec succès une sorte d'« épreuve ». J'avais fait la preuve que je savais lire entre les lignes, que je pouvais déchiffrer les réticences sous l'adhésion, la critique intérieure derrière la fidélité publique. Cette condition s'est toujours révélée indispensable à ce que certaines confidences me soient livrées.

## La survivance d'un milieu d'interconnaissance

Parler d'enquête de terrain peut paraître inexact si l'on songe que le terrain en tant que tel avait, semble-t-il, disparu. L'enquête aurait dû être, *a priori*, amputée de toute possibilité d'observation et réduite à des entretiens. Or, le milieu d'interconnaissance formé autour de *La Nouvelle Critique* ne s'était pas entièrement désagrégé avec la disparition de la revue ou avec la sortie du Parti communiste de nombre de ses membres. En effet, à de nombreuses reprises, j'ai pu constater que j'étais attendue, déjà connue, que l'on s'informait mutuellement de la marche de mon travail, que l'on prenait des renseignements sur moi. Ainsi, lorsque je rencontrai, en février 1989, Jacques Arnault<sup>9</sup>, celui-ci savait déjà que j'avais été reçue par François Hincker<sup>10</sup> quelques mois plus tôt. Une bonne partie des réseaux d'interconnaissance était, malgré la disparité et la divergence des trajectoires, encore en place. Certains parce qu'ils avaient préexisté à la revue, d'autres parce qu'ils lui avaient survécu. Le maintien de relations entre des personnes qui avaient quitté le Parti communiste, voire en avaient été exclues, et d'autres qui en étaient encore membres était le plus étonnant et le plus contraire aux idées reçues. Avant de me confier des documents, certains de mes interlocuteurs ont vérifié auprès d'autres que j'étais « bien », « fiable ». Ces processus révélaient à la fois l'existence



12. Ainsi, Jacques Arnault m'a confié son exemplaire de *La Nouvelle Critique* (n°151, décembre 1963) où apparaît un article sur «le culte de la personnalité». Or ce numéro, comme je pus l'établir par la suite, avait «posé problèmes», et constituait l'une des pièces du dossier qui avait valu à *La NC* de changer et d'équipe et de formule.

13. Francis Cohen, fils du linguiste Marcel Cohen, est né en 1914. Il adhère en 1928 à l'Union Fédérale des Étudiants, en 1932 aux Jeunesses communistes et en 1937 au PCF. Membre du bureau de l'UEC (Union des étudiants communistes) en 1939, puis responsable de l'UEC clandestine, il est membre de la direction de la région parisienne des intellectuels communistes pendant la guerre. Après-guerre, il travaille pour *L'Humanité* comme correspondant à Moscou, puis comme responsable des pages culturelles. Après avoir écrit dans *La Nouvelle Critique* notamment pendant l'affaire Lyssenko, il entre à son comité de rédaction en 1952, et seconde très vite son ami Jean Kanapa dans les tâches administratives de *La NC*. Il est directeur de la revue jusqu'à la suppression de celle-ci.

14. La «crise des intellectuels» de 1978, à laquelle nombre des membres de *La Nouvelle Critique* avait participé, a suscité une nombreuse production de nature autobiographique, publiée parfois dans des collections créées à cette occasion, comme celle d'Antoine Spire, «J'écris ton nom... liberté», au Seuil.

éprouvé comme le signe de mon apprentissage progressif des normes du milieu, alors qu'il l'était de mon appartenance à ma discipline scientifique.

Partant du constat que le milieu d'interconnaissance a survécu à la dissolution de la revue, j'ai donc essayé d'appliquer les règles ethnographiques à mon enquête rétrospective sur *La Nouvelle Critique*, en interprétant les réseaux actuels comme buttes-témoins des réseaux passés. Ce rapport particulier au temps m'a fait rompre avec l'une des règles de l'enquête ethnographique : j'ai ainsi accepté de transmettre des messages d'un ancien membre de *La NC* à l'autre. Cette transgression s'avérait souvent nécessaire puisqu'elle me permettait d'aller plus avant dans la connaissance des réseaux anciens en sachant qui souhaitait renouer avec qui. Ensuite, j'ai suivi systématiquement les recommandations de mes interlocuteurs : lire ce qu'ils me conseillaient, rencontrer ceux chez qui ils m'envoyaient, même si *a priori*, c'est-à-dire en me fondant sur un strict relevé du nombre des articles, ils ne m'étaient pas apparus comme centraux. J'ai toujours pris les écrits que chacun m'a remis comme des indices du rapport entretenu avec la revue et en particulier de l'«hétérodoxie» exprimée<sup>12</sup>.

## Les places de l'enquêteur

Quelles places m'avait-on assignées au sein de ce milieu d'interconnaissance ? La première surprise fut l'empressement avec lequel l'essentiel de mes interlocuteurs acceptaient de me recevoir. Les rendez-vous, pris pour la quasi-totalité d'entre eux par téléphone, étaient extrêmement rapides à obtenir. Chacun me demandait si j'étais pressée, je répondais que non et j'obtenais malgré tout un rendez-vous dans les trois jours. Les provinciaux me rencontraient à l'occasion de leur venue à Paris. De la même manière, c'est très vite, au bout d'une demi-heure d'entretien, que Francis

d'un milieu d'interconnaissance qui avait survécu à la disparition de la revue et les normes de contrôle qui lui étaient propres.

L'existence continuée de ce milieu s'est également révélée lors du déroulement des entretiens qui me permettaient de repérer des schèmes de pensée communs à mes interlocuteurs. Les catégories propres aux sociologues, ou encore la manière de mettre en relation attributs sociaux et trajectoires étaient non seulement bien accueillies, mais encore suggérées par l'interlocuteur. Ainsi, il ne m'a jamais été difficile de faire évoquer le parcours scolaire ou les origines sociales d'un ancien membre de *La NC*. Questions souvent jugées illégitimes ailleurs, dans le champ intellectuel en particulier, où la représentation de soi dénie fréquemment le poids des déterminations sociales<sup>11</sup>. L'exemple qui suit me paraît encore plus probant puisque j'y mets brutalement en correspondance mariage et carrière au sein du parti, sans provoquer la moindre réticence – au contraire – de mon interlocuteur.

B: «M. m'a fait connaître la famille de celle que j'ai eue comme deuxième femme. [...] C'était une allemande, pas n'importe quelle allemande, son père vivait à Hambourg, il a adhéré au PC en 1933, après la prise du pouvoir par Hitler [...]. Mon beau-père vivait avec une femme dont le père menuisier, charpentier de bateaux, a été le dernier garde du corps de Thälmann. [...] Il y avait deux maisons, un peu dans la banlieue de Hambourg, juxtaposées, côte à côte, celle où était le grand-père de ma femme et celle où était Thälmann. Mon beau-père a donc adhéré au Parti avant l'arrestation de Thälmann parce qu'il fallait y être pour se battre, il a été en prison, etc., il a connu Honecker en prison. J'ai donc été très..., particulièrement bien reçu par la Direction de l'Allemagne de l'Est.

FM: C'est un bon mariage.

B: C'était un bon mariage du point de vue du Parti, ça c'est sûr».

La réception favorable des analyses sociologiques est inattendue au regard des rapports difficiles entre le Parti communiste et la sociologie – rapports dont ce n'est pas le lieu ici de faire l'histoire. Elle peut être interprétée comme un accueil bienveillant fait au

chercheur, ce qu'elle est. Mais l'analyser ainsi est insuffisant. En réalité, l'enquêteur et l'enquêté dialoguent dans le malentendu. Et c'est précisément la trame de ce malentendu qui permet de diagnostiquer l'existence d'un milieu d'interconnaissance. Pour comprendre chaque trajectoire l'enquêteur cherche à repérer les effets de la socialisation familiale, le poids des générations intellectuelles, et en général à saisir l'ensemble des ressources sociales, intellectuelles ou politiques de son interlocuteur. L'enquêté reproduit bien souvent – et peut-être sans s'en rendre compte – ce qu'il a appris lors de son passage par le parti: que la position au sein des «rapports de production» détermine la position politique. L'usage de la notion de «génération», particulièrement répandu chez mes interlocuteurs, peut être lu, lui aussi, comme un effet de la socialisation politique et plus particulièrement communiste. L'entrée au parti s'exprime dans la chronologie officielle du PCF: la Résistance, les luttes coloniales, l'après-68, le programme commun... La mémoire telle qu'elle se donne à entendre dans les entretiens est une mémoire collective façonnée par le passage par le Parti. Il faut attendre longtemps dans un entretien, et parfois en vain, pour qu'une chronologie «personnelle» affleure. A l'inverse de l'expérience habituelle de l'ethnologue, la mémoire des événements politiques est première et la mémoire des événements privés seconde, comme enchâssée dans le calendrier politique. Enfin, la mise en correspondance du mariage et de la carrière est l'un des nombreux exemples de l'acculturation propre à ce milieu. L'opacité des décisions, la culture du secret qui les entoure ont pour effet de multiplier les interprétations des faveurs et des défaveurs dans le *cursus honorum* et d'en rechercher parfois les causes les plus secrètes. Le rapprochement entre mariage et carrière que j'avais suggéré, loin d'être reçu comme une objectivation brutale, n'a pas surpris mon interlocuteur: il a été



Cohen<sup>13</sup> m'a confié qu'il existait des archives de la revue – ce que j'ignorais alors totalement – et assuré qu'il m'en faciliterait l'accès. Aucun enquêté ne m'a laissée repartir sans les coordonnées de personnes que je n'avais pas encore rencontrées. Certains ont pris les rendez-vous pour moi. Enfin, les entretiens ont été longs – deux à trois heures – parfois répétés, souvent prolongés par des conversations ou des déjeuners.

Comme le révèlent ces deux extraits, parmi d'autres, de mon journal de terrain, *La Nouvelle Critique* constitue pour beaucoup de ses anciens membres à la fois l'un des meilleurs souvenirs de leur passage au Parti communiste, et un souvenir enfoui :

Le 7 avril 1992 : A la fin de l'entretien, C. me raccompagne en bas. Elle ne veut pas parler du PCF. Sur le trottoir elle dit qu'elle garde un bon souvenir de *La NC*. « Vous me restituez quelqu'un que j'ai oublié ».

Le 9 septembre 1992 : D. au téléphone. Il rit quand je lui parle de *La NC*. Pas de secret à me révéler. Certains croient qu'il y en a, il n'y en a pas ! [Il est] bien prêt à me rencontrer, mais peu de participation. [Ici long récit de son entrée à *La NC*, du rôle qu'il y a joué, de son jugement sur le PCF actuel]. « Vous m'avez réveillé des souvenirs », dit-il, en conclusion.

Cette modalité heureuse des souvenirs facilite l'entretien et en général l'accès au terrain, hypothèse que je peux corroborer si je mets en regard la difficulté qu'il y a, à l'inverse, à recueillir des récits factuels et précis de l'exclusion, même de la part de ceux qui, au cours de l'enquête, m'étaient devenus proches. J'étais souvent la première à solliciter ces souvenirs. Les entretiens devenaient pour beaucoup – et en particulier pour ceux qui avaient quitté le PCF sans écrire leurs mémoires<sup>14</sup> – une manière quasi publique de faire le point. Cette particularité me permettait de plus d'obtenir des récits qui n'avaient pas été préalablement mis en forme par l'écriture et organisés soit par « l'illusion biographique », soit par une stratégie politique ponctuelle. Ma présence offrait l'occasion de cette mise en forme.

L'accueil qui m'était généralement fait tenait ensuite à ce que je représentais la possibilité de réhabiliter la revue. Cet intérêt était pour une part public : dans le dernier numéro de *La Nouvelle Critique*, François Hincker espérait qu'un travail universitaire vienne un jour s'intéresser à la revue. Mon journal de terrain mentionne que, selon l'un des mes interlocuteurs, il en allait de même pour Francis Cohen. C'est évidemment ce qui explique aussi que mon informateur m'ait suggéré d'adopter ce sujet. Cette attente était confirmée par les questions qui m'étaient adressées à la fin des entretiens : et moi, qu'est-ce que je pensais de tout cela ? Est-ce que je trouvais cette expérience vaine ?

Cette demande de réévaluation concernait ce qui avait été accompli à *La NC* et dans le domaine intellectuel et dans le domaine politique, conformément aux positions passées et présentes de mes interlocuteurs. Leurs articles, même les plus proches de leur travail universitaire – portant en particulier sur la littérature ou les sciences humaines – demeurent marqués du stigmate de leur lieu de publication, une revue politique. Les exhumers, les lire, les resituer dans le champ intellectuel, c'était les réhabiliter. Les conditions générales dans lesquelles se déroulaient les entretiens confortaient cette hypothèse. Un ancien responsable de la revue, aujourd'hui membre du Bureau politique, a euphémisé ses ressources politiques pour jouer de notre commune appartenance au monde universitaire – avais-je, par exemple, des sujets de maîtrise à suggérer sur le monde intellectuel communiste ? Reçue, pour l'essentiel au domicile de mes enquêtés, je me retrouvais généralement installée dans la bibliothèque, toujours imposante. Reçue sur leur lieu de travail, c'est-à-dire dans les locaux appartenant au PCF, je découvrais un bureau surchargé de revues intellectuelles. Ces mises en scène mettaient en avant les ressources

## Les enquêtés

Il était évidemment matériellement impossible de rencontrer l'ensemble des auteurs de *La Nouvelle Critique*. J'ai systématiquement interrogé les responsables de la revue (directeur, rédacteurs-en-chef, rédacteurs-en-chef adjoints et secrétaire général). J'ai également essayé de rencontrer tous les membres du Comité de rédaction. De même, j'ai tenté de retrouver au moins un des acteurs de chacune des « commissions de travail » de *La Nouvelle Critique*, cinéma, littérature, philosophie, etc... Lorsque que cela s'est avéré impossible – décès, vie à l'étranger – j'ai recueilli le maximum de données biographiques. Mais j'ai corrigé cette approche très formaliste, en suivant les recommandations de mes interlocuteurs et en dépouillant les archives de la revue. Tel qui n'apparaît pas dans l'organigramme officiel peut avoir joué un plus grand rôle qu'il n'y paraît. À l'inverse, tel qui écrit rarement peut être extrêmement présent. Je n'ai pas systématiquement tenté de rencontrer les « politiques », dont dépendait officiellement *La Nouvelle Critique*. Ils présentent, en effet, un récit euphémisé et répétitif de l'histoire de *La NC* et du PCF.

J'ai ainsi recueilli 35 entretiens. 10 enquêtés étaient encore au PCF au moment de l'entretien, dont deux avec des responsabilités politiques nationales. 4 au moins étaient dans un rapport de plus ou moins grand éloignement avec leur parti. Parmi les 21 qui disposaient des ressources nécessaires pour enseigner à l'Université ou appartenir à des centres de recherche, un seul était enseignant en lycée. On peut rapprocher de ce pôle intellectuel, un psychiatre, un ancien polytechnicien, un graphiste et deux cinéastes. Les comparaisons que j'ai pu faire avec les données biographiques dont je disposais sur les autres membres de *La NC*, me permettent d'établir que le poids des ressources universitaires au sein de la rédaction n'était pas un biais de l'enquête. Mon souci de ne manquer aucun de ceux qui avaient exercé des responsabilités au sein de la revue majeure au contraire le poids des ressources politiques. Ce qui est bien logique puisque ce sont les ressources politiques qui permettent d'occuper ces fonctions.



15. J'ai ainsi pu avoir accès au document où Jean Kanapa, en décembre 1968, devant un séminaire de *La NC*, procède à une description de ses anciennes pratiques staliniennes, partie connue du document, mais exprime également, partie inconnue, une critique de l'intervention des troupes du Pacte de Varsovie en Tchécoslovaquie, plus violente que celles qui furent rendues publiques.

intellectuelles de mes hôtes ; elles m'invitaient, en tout cas, à reconnaître leur pleine appartenance au monde intellectuel.

La seconde demande de réévaluation concernait le travail de rénovation politique menée au sein de *La NC*. Celle-ci, en effet, a été étroitement liée à la fraction du groupe politique la plus engagée dans ce travail dans les années 1970. Mes enquêtés connaissent la production sur le PCF – leurs bibliothèques en témoignent – et craignent – certains me l'ont dit – que je ne les éreinte comme ils jugeaient que certains ouvrages l'avaient fait. Aussi ma capacité à lire entre les lignes, toujours testée, était pour eux le gage de mon aptitude à reconnaître l'existence de fractions au sein du PCF, à l'inverse d'une vision de celui-ci comme un bloc monolithique où toutes les positions se valent. Évoquer, grâce à cette lecture discriminante, les fractions internes m'a permis de consulter des documents inédits, non versés dans les archives de *La Nouvelle Critique*<sup>15</sup>. Jouer le jeu de l'échange, du « donnant-donnant », et accepter le risque du contrôle, me permettaient alors d'avancer dans mon enquête.

Cette double demande de réhabilitation n'était pas la seule qui m'était adressée. Comme j'expliquai à un ancien membre de *La NC* qui avait quitté le PCF à la suite de la normalisation de la Fédération de Paris, l'intérêt que j'éprouvais pour le travail mené par la revue, celui-ci m'avertit : « ne nous faites pas de cadeaux ». À la demande de réhabilitation se mêlait donc une demande de sanction. Par la suite, tout à la fin de mon enquête, lorsqu'auprès de certains de mes interlocuteurs je révélais que ce qui m'intéressait par-dessus tout était l'obéissance des intellectuels communistes, cette franchise, loin de me priver des confidences, me permit d'entendre des récits biographiques, et en particulier l'évocation des configurations familiales. Enfin, évoquant cette probléma-

tique avec mon informateur, celui-ci m'expliqua combien l'élucidation des conditions de l'obéissance politique lui paraissait importante, et ce d'autant qu'il était persuadé, comme il me l'avait confié à plusieurs reprises, que si le PCF était arrivé au pouvoir, les communistes se seraient comportés comme dans tous les pays du Bloc de l'Est.

Cette double demande de réhabilitation du travail intellectuel et de l'entreprise de rénovation politique et, dans le même temps, de sanction de la participation à la gestion de l'autorité au sein du PCF, me paraît être la fonction ambivalente qui m'était principalement assignée. Il s'agissait, au double sens du terme, de *rendre justice*.

Elle était sans doute historiquement possible parce que la désagrégation de l'Empire soviétique, contemporaine de mon enquête, obligeait chacun des mes interlocuteurs à une renégociation de son identité. L'enchevêtrement de la conjoncture politique et des trajectoires personnelles explique encore que j'aie pu mener auprès de mon informateur une longue série d'entretiens, ce qui constitue en soi une rareté. J'avais continué à revoir B. tout en travaillant à ma thèse, il m'arrivait fréquemment de lui poser des questions, de lui montrer la retranscription des entretiens, voire mes notes prises sur les archives. Un jour, à l'automne 1991, lui parlant de l'un de mes entretiens, il finit par me dire, trouvant que je n'avais recueilli dans ce cas que des informations lacunaires : « il va quand même falloir que je me décide à te parler ». Le premier entretien, contre toutes nos attentes, ne couvrit guère que ses premières années de militantisme. Il inaugurerait en fait une série de quatorze entretiens, que B. appelait joliment – et de manière transparente – « nos séances ». La période de leur déroulement – entre novembre 1991 et avril 1992 – n'est pas indifférente. A ce moment de sa trajectoire politique, B. avait

traversé les tentatives infructueuses de recomposition d'un pôle alternatif à la gauche socialiste, il était effectivement prêt à se livrer à ce travail d'objectivation.

Je pouvais enfin porter cette complexe demande de justice grâce à mon statut social et universitaire. Que je sois normalienne, agrégée de philosophie, et enseignante à l'ENS, loin de déséquilibrer l'interaction, était au contraire une clé pour dépasser le récit « journalistique ». Pour beaucoup, normaliens ou khâgneux, ces titres établissaient entre eux et moi une connivence de même nature que ma capacité à « lire entre les lignes ». On peut faire une deuxième hypothèse, à partir de l'un des seuls refus d'entretien en forme qui m'ait été imposé. Reçue néanmoins à son bureau, pendant plus de deux heures, par mon interlocuteur, celui-ci m'a posé d'emblée trois questions sur mon identité sociale : étais-je d'origine ouvrière ? Avais-je un membre de ma famille, ou avais-je été moi-même, membre du Parti communiste ? Quelles études avais-je faites ? Une seule réponse sembla justifier mon intérêt pour *La Nouvelle Critique* : le fait que je sois agrégée de philosophie. Ces conditions, et en particulier l'excellence scolaire, me sont peu à peu apparues comme celles qui permettaient de devenir membre de *La NC*. En effet, interrogeant plus tard l'un des anciens responsables de la commission philosophie de *La Nouvelle Critique*, entré très jeune à la rédaction, celui-ci mit la durée de l'entretien pour retrouver la manière dont il fut intégré à l'équipe. Puis, il se souvint que François Hincker l'avait appelé alors qu'il venait d'être reçu premier à l'agrégation de philosophie. Ainsi, mes ressources scolaires n'étaient pas simplement celles qui me permettaient d'entrer dans un rapport de connivence avec mes interlocuteurs, elles m'ouvraient l'entrée sur le terrain comme, vingt ans plus tôt, elles ouvraient les portes du Comité de rédaction de *La NC*. En bref, comme l'écrivit Aragon, et à l'instar de mes

enquêtés vingt ou trente ans plus tôt, « je croyais choisir et j'étais choisie »<sup>16</sup>.

Je peux enfin, à partir de cette demande de justice, comprendre rétrospectivement que j'avais été subtilement conduite à choisir le découpage chronologique de ma thèse (1967-1980). Je l'avais au départ justifié par le fait qu'il s'agissait d'un corpus homogène – l'histoire complète de la nouvelle formule. Il permettait de plus d'observer, après la session du Comité central d'Argenteuil qui, en 1966, reconnaissait la liberté de création artistique, la traduction pratique des nouveaux rapports entre intellectuels et groupe politique.

En réalité, ce découpage me permettait de construire la figure du « conseiller du prince » et de décrire les modalités de ses productions théoriques. Le PCF, à la mort de Maurice Thorez, était entré dans une phase d'*aggiornamento* qui supposait que des intellectuels fissent le travail d'ajustement des théories aux stratégies du groupe politique. Il entendait en effet remplir, non seulement sa « fonction tribunitienne », mais encore une « fonction gouvernementale »<sup>17</sup>. Cette inflexion supposait de renoncer à la fois à la fidélité inconditionnelle à l'URSS et à la stratégie révolutionnaire de prise du pouvoir. Elle lui imposait par conséquent une rénovation de l'ensemble des théories qui sous-tendaient ses positions politiques. Ainsi, pour ne donner qu'un exemple, en 1976, lorsque le groupe politique « abandonne » le concept de dictature du prolétariat, les intellectuels ont, aux yeux des politiques, pour fonction de produire *a posteriori* la justification théorique de cette révision stratégique, dictée par la logique d'accession au pouvoir. La nouvelle formule de *La Nouvelle Critique*, les sections de travail du Comité central, et en particulier la Section de politique extérieure ou la Section économique, les centres de recherches comme le CERM ou l'IMT<sup>18</sup>, outre qu'ils constituaient une vitrine de l'activité intellectuelle du PCF, se



16. « Je me sens pareil », in *Le Voyage de Hollande*, Paris, Seghers, 1964.

17. Georges Lavau, « Le Parti communiste dans le système politique français » in Frédéric Bon et alii, *Le Communisme en France*, Paris, Armand Colin, 1969.

18. Centre de recherches et d'études marxistes, Institut Maurice Thorez.

19. Cette représentation n'est évidemment pas unique et dépend étroitement de la posture adoptée face à l'autorité. Ainsi Louis Althusser et les althussériens ont souvent dénoncé les intellectuels en position de « haute-fidélité », « directement associés à la direction du parti », selon les formules de Georges Labica, sans toutefois dépasser vraiment la représentation des rapports entre intellectuels et groupe politique sous forme de face à face. Cf. Georges Labica, « Le parti, les intellectuels : contribution à l'analyse d'un désordre », in *Ouverture d'une discussion ? Dix interventions à la rencontre des 400 intellectuels communistes à Vitry*. Coll. « Débats Communistes », Paris, Éditions François Maspero, 1979.

consacraient à ce travail d'ajustement des théories aux exigences partisans.

M'aiguiller vers ce découpage temporel c'était me pousser à découvrir cette fonction et à rompre avec la représentation la plus commune des rapports entre groupe politique et intellectuels. Nombre d'intellectuels les présentent comme un face à face entre les intellectuels et la « direction »<sup>19</sup>. Représentation indigène souvent reprise telle quelle par les chercheurs. Loin d'être une véritable objectivation par les intellectuels de leur place, elle vise à mettre à distance leur propre rôle dans l'administration de l'autorité au sein du PCF. En bref, elle est largement « intéressée », puisqu'elle permet de (se) masquer le rôle actif que jouent les intellectuels dans la définition des thèses orthodoxes et par conséquent dans la disqualification politique des thèses hétérodoxes et de leurs représentants, disqualification qui peut aller jusqu'à la participation à des processus d'exclusion, comme ce fut le cas avec Roger Garaudy. Reconnaître, dans le cours de l'entretien, avoir participé à cet exercice et donc renoncer à la présentation de son rapport au PCF sous le rapport commode du face à face entre soi et la « direction » est extrêmement rare. Cela suppose soit que l'enquêté ait lui-même éprouvé la même violence symbolique à son endroit après l'avoir infligé à d'autres, comme c'est le cas de ceux qui furent exclus, soit – comme j'ai pu souvent le constater – que l'enquêté soit entré en analyse.

En travaillant sur cette période politique, en annonçant que mon intérêt portait sur le rapport à l'obéissance, en faisant la preuve de ma capacité à ne pas confondre toutes les positions sous la catégorie de l'orthodoxie, je pouvais mettre au jour cette position de « conseiller du Prince », et la dire en lieu et place de ceux qui l'avaient occupée. Sanctionner : telle était la dernière composante de la demande de justice qui m'était adressée.

## La complémentarité entre archives et enquête

En novembre 1992, je découvrais, à l'occasion d'un premier entretien avec Francis Cohen, l'existence des archives de *La Nouvelle Critique*. Celles-ci, versées par ses soins au fond de la Bibliothèque d'études marxistes rattachée à l'IREM, comportent ses notes prises au cours des réunions auxquelles il a assisté, c'est-à-dire l'ensemble des comités de direction, de rédaction de la revue, mais aussi les rencontres avec des membres des instances supérieures du PCF, dont la Section des intellectuels et de la culture. Elles sont apparemment extrêmement précises au sens où Francis Cohen a pris en note l'ensemble, semble-t-il, des interventions faites en réunion. Les archives contiennent encore tous les documents comptables de *La Nouvelle Critique* : bilan annuel, chiffres d'affaires, salaires, nombre d'abonnements et de ventes au numéro ainsi que de nombreux documents sur les rapports avec les imprimeurs, les diffuseurs et la régie publicitaire. On y trouve enfin les comptes rendus des réunions des commissions de *La NC* (culture, philosophie, théâtre, etc.) ainsi que les échanges entre les instances supérieures du PCF (trésorier, Section des intellectuels et de la culture...) et la revue.

L'existence d'archives pour une revue est un fait rare, rareté accrue par l'exhaustivité et la précision de celles-ci. Il est, par exemple, possible de retrouver pour chaque réunion, la trame de toutes les interventions ainsi que le relevé des présences. Mais il ne s'agit évidemment pas d'un bienheureux hasard : la constitution d'archives est une constante des Partis communistes. Je savais ces archives constituées, jour après jour, pour être déposées. Pas plus que je n'avais traité le matériau ethnographique comme recelant une vérité *en soi*, je ne pouvais les traiter comme un *deus ex machina*, venant lever toutes les énigmes. Je me suis également refusé à mettre en contradiction

systématique les récits de mes enquêtes et leurs propos tels qu'ils étaient retranscrits. Qui se présente comme un opposant de toujours peut apparaître plus prudent, à en croire les notes prises. Outre que j'ai récusé ce petit jeu – toujours la crainte d'adopter le point de vue de Thersite – j'ai également considéré que, destinées à devenir un jour publiques, les notes avaient pu parfois euphémiser les propos, soit pour protéger leurs auteurs, soit pour protéger la revue de toute accusation de fractionnisme.

Aussi c'est plutôt en termes de complémentarité que j'ai conçu les rapports entre enquête ethnographique et archives. Celles-ci ne sont pas aussi exhaustives qu'elles le semblent au premier examen. Manquent par exemple les traces de la réunion du comité de rédaction qui précéda le premier numéro contestataire paru en avril 1978. Or les témoignages oraux faisaient apparaître qu'à l'occasion de cette réunion, au lendemain même des législatives, la rédaction s'était divisée en clans. Certains avançaient même que quelques membres de *La Nouvelle Critique* avaient poussé à la contestation pour finalement ne pas écrire l'article proposé. Récits généralement porteurs de l'hypothèse selon laquelle il s'agissait d'un piège tendu à *La NC*, jugée déjà trop favorable à l'Union de la gauche. A ce moment, comme en témoigne la rupture du Programme commun, la fraction la plus rénovatrice du PCF n'est plus en mesure d'imposer sa stratégie. *La Nouvelle Critique*, liée à cette fraction politique, perd alors de son utilité politique. Au regard des archives, et même par déduction d'une réunion à l'autre, je ne pouvais vérifier à coup sûr cette hypothèse. Les témoignages oraux – recoupés – s'avéraient ici plus précieux que les archives.

A l'inverse, le travail sur les archives m'a permis de lever un certain nombre d'interrogations posées par les entretiens. Il m'a permis, par exemple, de balayer l'argument officiel invoqué pour supprimer *La Nouvelle Critique*:



20. Le PCF avait alors exprimé sa désapprobation de l'intervention du Pacte de Varsovie. Cette critique publique a dressé l'une contre l'autre des factions rivales et vu, notamment, la démission du Bureau politique de Jeannette Thorez-Veermersch. Le secrétariat du PCF entend, dès lors, préserver l'unité du parti, et signifie à *La Nouvelle Critique* que, pour ce faire, il ne laissera pas la critique de l'Union soviétique se déployer plus avant. Il faudrait retracer également l'histoire des pressions du PCUS sur le PCF pour qu'il limite sa critique. Sur ce point, on consultera les notes de Jean Kanapa lors des réunions avec les Soviétiques, telles qu'elles ont été publiées sous le pseudonyme de Fabien dans *Kremlin-PCF. Conversations secrètes*, Paris, Olivier Orban, 1984.

sa non rentabilité au cours des dernières années. Les documents comptables permettent d'établir que la revue n'a jamais été rentable ; mais ce déficit financier ne fit l'objet d'aucune discussion lors du lancement de la nouvelle formule, alors que l'organigramme et le contenu étaient étroitement contrôlés par la Section des intellectuels et de la culture. Les renflouements annuels des déficits laissent à penser que la rentabilité de la revue ne devint un argument que lorsque celle-ci cessa aux yeux de la « Direction » de remplir la fonction pour laquelle elle avait été lancée. Grâce aux documents comptables on peut ainsi d'établir que le contrôle financier est une véritable épée de Damoclès propre à maintenir, autant que faire se peut, l'orthodoxie.

Enfin les archives permettent de retracer des épisodes oubliés. Aucun témoignage n'avait mentionné les difficultés opposées par le groupe politique lors du lancement de la nouvelle formule, sans doute parce que cette guérilla était d'usage. Elles permettent encore, à de rares moments, d'identifier des pressions directes du secrétariat du PCF sur la revue. C'est notamment le cas aux lendemains du Printemps de Prague, où le parti essaie – en vain – d'obtenir que ne paraisse pas un récit critique de l'intervention soviétique par André Gisselbrecht, alors présent en Tchécoslovaquie. Les notes de Francis Cohen permettent d'entendre les arguments de la « direction », de savoir qui les porte et quelle défense déploie une partie de la rédaction<sup>20</sup>.

C'est à partir de la combinaison de ces méthodes que j'ai construit la figure de « conseiller du prince » pour analyser le rapport à l'autorité des intellectuels communistes. Incarner cette fonction c'est accepter, en général, de produire une théorie *ad hoc*, toujours seconde et ajustée à la stratégie partisane ; c'est accepter de renoncer à une figure antithétique, celle du « roi-philosophe », qui entend déduire la stratégie politique de la théorie. J'ai

pu, ensuite, à partir de cette figure première, dégager plusieurs postures intellectuelles qui sont autant de rapports à l'obéissance.

Les ressources intellectuelles conséquentes des membres de *La NC* ne me permettaient pas de me contenter de l'hypothèse usuelle selon laquelle ils auraient accepté de sacrifier les valeurs d'universalisme, de gratuité, vérité propres au champ universitaire dont ils relevaient, au substitut de carrière que leur offrirait le PCF. J'ai ainsi été conduite à poser que les intellectuels de *La Nouvelle Critique* et le groupe politique auquel ils étaient liés partageaient une croyance politique : l'idée qu'une rénovation du PCF était possible. Celle-ci les incitait à sacrifier certaines croyances du monde intellectuel à un but politique jugé plus « intéressant ». En effet, en se faisant simples « porte-parole », en frôlant les responsables politiques qui viennent leur souffler leurs consignes, les intellectuels gagnent le droit de toucher à la « grande politique ». Enfin, j'ai tenu pour raisonnablement fondée l'hypothèse d'homologie entre les formes de l'obéissance partisane et certains modes de socialisation scolaire : tout se passe comme si ceux qui avaient des dispositions à se soumettre aux règles de la serre que constitue la khâgne, importaient ces dispositions, fortifiées par cet apprentissage, dans une autre serre, celle du PCF.

Étude des archives et enquête ethnographique ont donc été nécessaires pour identifier la trame concrète des rapports des intellectuels avec le groupe politique, le mélange complexe d'incitations et d'intimidations qui les caractérisent, les contours et les rapports de force des différentes fractions internes. C'est en les menant ensemble que j'ai pu décrire l'usage politique des finances comme une épée de Damoclès, reconstruire trajectoires et biographies, retracer enfin l'enchevêtrement des croyances et des intérêts, au principe de l'obéissance des intellectuels.